

MOCHITUDE

A C T U A L I T É S

MARDI 11 NOVEMBRE 2014

SAINTE SCROFULE

L'AIID-TU?

BATAVIA, FRISÉE, ROMAINE, FEUILLE DE CHÊNE, SCAROLE, TOUTES LES SALADES SONT DANS LA NATURE. LA MOCHERIE RÉPAND SON RÈGNE INEXORABLEMENT, GÉNÉREUSEMENT, À TOUS LES VENTS ET SELON TOUTES LES RECETTES. TOUT LE MONDE SE DIT : « APRÈS TOUT, SI MACHIN CHANTE OU FAIT DE LA PEINTURE, DE LA POLITIQUE, SI BIDULE EST ARBITRE DU BON GOÛT ET DE L'ESPRIT, SI TRUC EST BEAU ET INTELLIGENT, POURQUOI PAS MOI? » LEURRÉ PAR UNE DIPLOMATIE PROMOTIONNELLE QUI S'ÉVERTUE À « COLLER » AU PLUS PRÈS DU CLIENT DANS LES PRESCRIPTEURS QU'ELLE LUI PROPOSE. TOUT LE MONDE SE TROUVANT TRÈS BIEN ENTRE SOI, LE NIVEAU DE LA PURÉE S'ABAISSÉ ET LE JEU DEVIENT CHAQUE JOUR MOINS FRANC ET PLUS FANGEUX. CE QUI NOUS DONNE, À NOUS, LES COUDÉES TOUJOURS PLUS FRANCHES DANS UN HORIZON QUI NE CESSE DE SE DÉGAGER, OUVRANT VERS UN CIEL DONT NOUS N'OSONS PAS ENCORE SOUPÇONNER LES DIMENSIONS QUI POURRAIENT BIEN DÉPASSER NOS PLUS FOLLES ESPÉRANCES ET... LES TIENNES AUSSI PEUT-ÊTRE? RIEN NE SAURAIT NOUS ENCHANTER D'AVANTAGE!

Merdeux, misérable, honteux, jamais assez déjeté, notre « monde » s'en targe et en plus, se trouve drôle. C'est tellement amusant d'arborer trous et reprises et squelettes ricanants à tout bout de vêtement. Oh, mais toujours bien platement bien sûr, sans déroger aux conventions du genre. Drôle, d'accord, mais sans en supporter les conséquences! On est moche en cela que le courage de tout fait défaut, mais que la suffisance et le concours du contentement de soi le plus béat sont de mise, allant de pair avec beaucoup de lâcheté et d'inconsistance. Mou y es-tu? Ce serait à vomir si ce n'était déjà fait! Au point que toute tentative de correction remporte tout de suite le plus grand succès : elle est ignorée ou considérée

comme hideuse, manquant du goût ou de la décence la plus évidente.

Autre figure constante du moche, le cool. Faut pas être méchant. C'est celui qu'est pas gentil qui va trinquer, c'est le malade, le dangereux mais surtout l'idiot qui n'a pas compris que ce n'est pas la peine de s'énerver, que ça ne mène à rien qu'à se ramasser des ennuis... D'ailleurs, la preuve!

Nous avons l'air de juger comme ça, du haut de notre grande supériorité mais hélas, ce n'est pas le cas, car nous aussi, nous sommes moches, noyés dans le pot de chambre collectif comme Toutin Chaquin, ce faquin mesquin tout riquiquin.

Mais voilà que, vexés, humiliés, pas contents du tout de sentir le lisier à

même notre peau, voilà que nous essayons plein de formules alchimiques et archimiques pour transmuter le caca en merveilles! Après tout, sur quoi poussent-elles, toutes ces belles plantes et ces merveilleuses fleurs, sinon sur du fumier?

Toute cette horreur ne peut que se muer en une explosion de beauté éclatante et souveraine, elle est déjà cette profusion dans notre regard introspectif. La beauté ne vient que dans le regard, et pas dans le regard de tout le monde. Elle est une récompense et une sanction... On

n'y accède pas comme ça, juste parce qu'on a payé le ticket d'entrée ou parce qu'on a suivi une caravane publicitaire. C'est du travail, solitaire, ingrat, non-rémunéré, dont il faut gratter les repères au hasard, à l'instinct, sans assurance et souvent pour rien.

LA NOUVELLE PLÈBE

Elle n'est pas définie par son train de vie, ou alors plutôt *contrario*. Ce sera bientôt tout ce qui portera encore des blue-jeans, cette panoplie du prolo étasunien qui a remporté un tel succès et qui touche maintenant toutes les couches de la population. Dorée sur tranche ou plus modique, cette nouvelle plèbe est presque analphabète; en tout cas elle a atteint sa limite en ce qui concerne le vocabulaire : n'y sont bons que les trois ou quatre cents mots qui servent de signaux à la vie pratique.

Pour le reste la plèbe reste la plèbe, c'est à dire une chose qui ne peut pas se renouveler, et qui déteste tout ce qui manifesterait des velléités d'indépendance. Ce ne sont pas non plus des élites qui se distinguent de la plèbe. Beaucoup de façons d'élite ne sont que de la plèbe. On n'apercevra, dans toutes les professions, mais aujourd'hui surtout dans celles de la *catering industry* (industrie de la restauration), pour se démarquer de la plèbe, que des individus isolés et persécutés par omission, automatiquement, juste en les rabaisant au plus bas de l'échelle sociale, pour les humilier et les neutraliser sans que personne n'ait rien à se reprocher!

Et nous, à notre tour, sans qu'on puisse rien nous dire non plus, n'est-ce pas,

soient ses voitures de maître ou ses paniers de la ménagère. Aujourd'hui la misère n'est plus une affaire d'argent. C'est en ce sens-là que la nouvelle revue *TXT* entend « la plèbe » dans le texte de couverture de son numéro 3.

T I S E T
L'ACTUALITÉ DU TEXTE À TRAVERS LES ÂGES
LES ÂGES DU TEXTE À TRAVERS L'ACTUALITÉ
L'ACTUALITÉ DES ÂGES AU TRAVERS DU TEXTE
LE TEXTE DE L'ACTUALITÉ AU TRAVERS DES ÂGES
LES ÂGES DE L'ACTUALITÉ À TRAVERS LE TEXTE
LE TEXTE DES ÂGES À TRAVERS L'ACTUALITÉ

MPC ÉCRIT À PHILIPPE

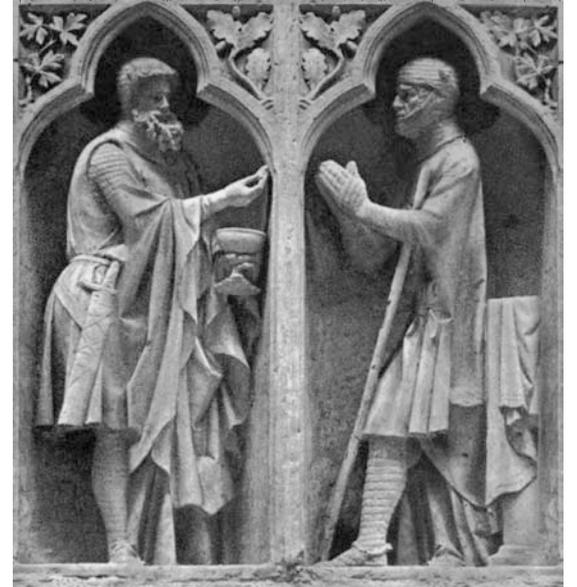
Nous l'avions annoncé il y a de cela plusieurs mois, le voilà qui sort en tirage limité, le DVD du film de Michel-Paul Comte *Lettre à Philippe*. MPC s'adresse au cinéaste Philippe Vallois à propos de son autobiographie et de ses films. Ce film est un film de cinéma, comme tous les films le sont désormais depuis un arrêt tacite des « autorités » en la matière



décrétant que des fichiers numériques sont des films de cinéma. L'ensemble de notre groupe de presse, aux ordres, s'en étonne et s'en passionne.

BLATTEBDO

C'est bizarre, avec la passion que certains mettent à aimer et à sauver les animaux, il y en a toujours qui demeurent mal aimés quand même : les blattes. Pourtant elles aussi ne demandent qu'à vivre, et sont terriblement persécutées, bien qu'innocentes! En plus elles ont une culture : nous avons découvert une de leurs publications. Craquant.



TERRE VOILÉE ET OBSCURCISSEMENT DU VOILE



Combien de fois n'ai-je pas grondé Violante Claire pour s'engager toujours sur la chaussée et ne regarder qu'après si quelque écrase-merde puissamment motorisé ne lui fonçait pas dessus aveuglément? Rien à faire. Entêtée comme souvent les femmes (mais qui ne voudront pas qu'on dépeigne ce trait chez elles comme autre chose que de la constance) elle s'engage et constate ensuite le bon ou le mauvais pas dans lequel elle s'est engagée. Cette témérité insoucieuse ou aventureuse la fait également jouer avec bien d'autres circonstances périlleuses du quotidien, comme le texte, par exemple.



Le recueil de nouvelles (simplement dénommées *petites histoires*) qui fait immédiatement suite à *Terre voilée*, *Obscurcissement du voile*, est de ce type. À l'occasion de la sortie simultanée de ces deux troublants ouvrages, *Le miroir du Temps* consacre la totalité de son numéro 3 à *Obscurcissement du voile*, pendant que TXT numéro 1 dédie sa double centrale à *Terre Voilée*.



L'HAMEÇON À L'ŒIL



autre oeil, de même que *Photo Beauté* (alias Natacha Beauté) en son album de *Clichés au Livre à deux pages*.



Les techniques des médias s'apparentant toujours plus à celles de la pêche, au gros, à la ligne, à la fine mouche ou au large filet industriel, txt et le *Geournal 6* font une petite thématique commune à ce sujet qui, nous l'espérons, saura vous harponner là où ça accroche bien! Héhélas, nous aussi sommes de la partie, mais on en rit et on le dit, et, pour l'instant, c'est gratuit. Puis, plutôt que collaborer à la destruction de l'oeil et à l'aveuglement général, nous participons à la structuration secrète d'un

LUNDIFFÉRENCE

l'encier, est toute frissonnante d'une présence lassitudinée. Où avait donc été oublié ce *Quatrième de Lundifférence*? Sans doute l'avions-nous écarté pour son ton si mélancolique. Nous avions, à réaction, fini par être indifférents. Il revient comme une feuille qui sent encore les parfums séchés d'un ancien été. Cette indifférence est d'un quatrième sans doute bien sentimental. Le début du 21e siècle résonnerait-il avec ceux du 19e et du 20e, dans leur romanesque dépressif idéalisé? Les débuts et les fins, il n'y a que ça de vrai. Entre temps ce n'est que du remplissage. Daté du lundi 25 novembre 2013 (déjà), cette feuille tremblante, un peu trempée, tout autant d'une petite ondéée émotive que de l'encre de

l'encier, est toute frissonnante d'une présence lassitudinée. À rouler en boule et à avaler si vous êtes dérangé pendant sa lecture.



du texte en terme de dissolution

Vers *impromptu*

Jamais ne trouverai ce que je cherche
Resterait-il du temps cela n'y ferait rien
Cela est en moi quelque part qui commande
Ordre qui tombe sur trop faible instrument
Qu'importe : cela est.
Je n'ai rien à entendre qui vient de la raison.
Il me faut le savoir et ne pas en douter,
je peux alors aller
Double, et chacune encore divisée,
Et toutes agissantes à leur moment.

VIOLANTE CLAIRE

TERRE VOILÉE

LES PRESSES DE L'ASSITUDE

L'expérience de la lecture de Violante Claire est déconcertante. D'abord le texte, puis les caractères, les histoires, tout revêt une apparence évanescente, insaisissable, volatile. Comme ces subs-

tances hallucinogènes qui agissent par fortes concentrations, qui sont naturellement présentes dans le corps et s'évanouissent, introuvables sous leur caractéristique stupéfiante, la litté-

ture clairienne ne semble rien devoir retenir de son expérience. Situations, sensations, personnages, tout se dissout aussitôt, ou presque, lu. Rien avant et rien après. Un sentiment diffus et légèrement grisant, un vertige, demeure vaguement. Rien n'aurait pu s'appeler mieux la nouvelle vague qu'une nouvelle de Claire (on ricane même bêtement pour essayer de se secouer et retrouver sa contenance). C'est une sorte de malaise assez agréable. Qui s'apparente à beaucoup de nos expériences quotidiennes : une sensation d'impalpable, d'inconsistance et d'impressions fugitives, indescriptibles. Tout s'enfuit dès qu'on veut préciser, fixer, déterminer ou ne serait-ce que retenir. L'autrice elle-même témoigne de cette impression que son propre texte fait sur elle. Cette chronique ne parvient qu'avec difficulté

à tenir avec constance son propos. Sans doute le lecteur aussi. Rien ne semble pouvoir être dit, ou, sitôt dit, oublié. Il y a comme une tempête d'amnésie qui lutte contre la concrétisation du romanesque clairien. Où va l'écrit de Claire? Qu'est-ce qui s'écrit?
Je ne regarde plus autour, je veux partir; il manque la destination. (OV, p. 66, l'anniversaire)
Violante Claire ne définit jamais son propos qu'en ces quelques mots : perturber le lecteur jusqu'à lui laisser une sensation d'instabilité, de déséquilibre qui puisse lui communiquer une sorte de désorientation, de trouble et par là, une ouverture sur...
Il y a analogie de l'écriture avec l'injection, l'absorption et la dissolution dans le corps d'une solution. Une opération

subreptice, secrète, vive, subliminale qui échappe au calcul et aux ratiocinations du regard.
La lecture de ViolanteC imprègne directement les tissus qui n'en rendent pas compte. Où va le texte de la lecture? C'est un voile qui tangué à la brise mais qui a assujéti sa prise, invisiblement. Il y aurait beaucoup à en dire si parler de tout cela avait encore le moindre sens. On aura compris que seule cette efficacité mystérieuse et réelle importe, là où les paroles se dissolvent.
[extrait de *L'exaltée* sans enthousiasme, une étude sur Violante Claire par Bérangère Delétrange, Les Presses de Lassitude, 2019]

LE BONHEUR D'AVOIR MPC

MPC avec sa tactique de faire tout en commentant son faire, commentaire qui lui-même est à son tour commenté, outre qu'il est ennuyeux comme la lune, tente de réunir les choses les unes aux autres, ou à ne pas opposer faire et commenter en s'assurant que les deux choses soient le même. Ce n'est pas si bête, même si ça frise un peu l'autisme, technique de socialité

par ailleurs très respectable.

Il faut reconnaître que l'habituel découpage en rondelles et la distribution des rôles, dans un théâtre social très poussièreux, ressemblent plus à un plat de grimaces convenues qu'à autre chose.

Par exemple, ces messieurs-dames des arts et des lettres, confectionnant bien consciencieusement des « livres », des

« films » et des « oeuvres d'art », comme si ces formes, sorties des différents « genres » qu'elles peuvent revêtir, étaient tout ce qui peut bien exister, sont incapables d'imaginer quoi que ce soit. Il y a bien sûr la même race de sots madrés, très imbus de leur impotence qui les commentent, etc. C'est le lecteur qui commence à sérieusement faire défaut dans cette belle chaîne de

MPC ET VC*

La même volonté s'exprime chez Violante Claire, mais d'une manière diamétralement différente. Sa tactualité repousse le commentaire et l'exégèse tout aussi farouchement que celle de mpc veut les combler lui-même en les rédi-

intéret son expression peut-elle bien avoir? Et que peut-il bien en rester une fois sa forme expurgée?

On comprend surtout qu'il s'agit d'anéantir la voix des auteurs en prétendant l'éclaircir, qu'on obscurcit sciemment ou non, l'originalité d'un auteur.

Mpc comme vc s'inscrivent très exactement à cet endroit où la parole commentative ne peut que se retirer ou se taire. D'où une haine foncière de la part de cette parole médiane, habituée à tout accaparer par la méthode du gâchis général. Ne pouvant s'emparer de cette tactualité-là, elle apparaît dans tout l'éclat de son caractère de pure nuisance. Cet ennemi lui est total. On reconnaît sans peine la pédagogie telle qu'elle se manifeste à une écrasante majorité.

Ce n'est d'ailleurs pas une coïncidence si la tactualité de ces deux auteurs se produit à l'instant où la « critique » et la « pédagogie » sont frappées d'annulation de fait, tout étant conçu dans et pour le même niveau de compréhension et de consommation, elles sont devenues parfaitement inutiles, superflues et encore simulées automatiquement pour des raisons pratiques parfaitement inavouables de dégueulasserie.

Ainsi le savoir-lire commun, toujours tourné vers la constitution du caractère normal, vers son aval, périt-il sur place avec mpc comme avec vc.

Ce charybde et Scylla que ces deux auteurs sont, pour la pensée ordinaire, prenant tout cerveau banal dans son étai (entre auto-sur-analyse et an-analyse) ne laissent plus passer que la lecture réelle (ceci est correct pour toute lecture), le lecteur qui lit.

Formule qui semblerait idiote, sans l'état de fait du « feuilletage » général dû à la curiosité tournée vers les choses « intéressantes », activité inlassable et fébrile, qui ne trouve jamais à se satisfaire et à laquelle personne ne semble pouvoir se soustraire, toujours plus dévorante, toujours plus exigeante et stérile.

Avoir beaucoup d'argent, ou rêver d'en avoir beaucoup, dédommage les individus qui n'ont pas d'existence; ils peuvent s'en acheter l'apparence dans les magasins et s'en fournir l'illusion auprès de prestataires de services spécialisés, selon leurs moyens.

Pendant ce temps la richesse naturelle est le lot des êtres qui existent au lieu de subsister. Ils vivent de l'air du temps. Il n'y a que l'État pour subvenir à leurs besoins de première nécessité. Sinon ils sont commis d'office à de basses beso-



PHOTO BEAUTE

gnes qu'ils accomplissent, et encore s'ils peuvent en comprendre l'articulation et s'y conformer, sans que leur dignité puisse en être effleurée.

Nous en sommes là.

L'inconvénient de ce pis-aller, est que la tranche disposant des fonds n'en saura, faute de la plus légère trace d'imagination, jamais que faire.

C'est une situation bloquée.

*Ce que ces initiales peuvent sembler avoir d'infamant ou prêtant à rire, Violante Claire n'en a cure; elle ne voit pas le monde ainsi.



geant d'avance et en les transformant en sa propre tactualité, coupant l'herbe (ou tentant de le faire) sous les pieds de l'analyste. Ce dernier pourra toujours s'y appliquer, mais quelle validité aura donc son discours en comparaison de celui de l'auteur lui-même? Ce dernier n'est-il pas, « en dernière analyse », celui qui doit savoir quelle lecture faire de son travail?

Si la tactualité de vc* fait choir encore plus bras et jambes à une certaine lecture comme à une certaine critique, c'est d'une bien autre façon: vc est incapable d'imaginer la possibilité de cette analyse, à laquelle elle ne saurait donc s'adresser (comme font implicitement tous les romanciers) ou même tenir en une quelconque considération. Ce n'est même pas du dédain ou du mépris; c'est un cas miraculeux d'insouciance, d'innocente ignorance (comme quoi cette dernière n'est pas toujours un défaut). Sa tactualité est claire, comme celle de mpc est intégrale, c'est-à-dire qu'elles expriment entièrement ce qu'elles disent sans qu'une voix doive, ou même puisse venir s'interposer.

Qu'un auteur brise le jeu commentatif par la pléthore et l'autre par la réserve prouve essentiellement que le principe même du commentaire et de toute explication extérieure à l'objet visé n'a aucune signification. Ce jeu présuppose en effet un auteur ne sachant pas s'exprimer correctement et qu'il faut paraphraser « en le décryptant ». Cela consiste donc à faire passer l'auteur pour un maladroit, un incapable, au mieux un illuminé. Mais alors quel

production. Il s'emmerde et estime qu'on doit l'amuser avant tout, le bougre. Il trouve même que c'est lui qui devrait tout faire et il a plein d'idées très ordinaires, dont il est très fier, à ce sujet. Ça sent le brûlé pour les auteurs, malgré, ou grâce à son obsolescence programmée. Nous n'avons cessé de voir dans cette opiniâtreté, les manigances marchandes.

LE BRAS D'HOMME

Pour remplacer, de l'homme, son bras naturel par un artificiel, il a fallu, sinon le lui couper, du moins lui en faire perdre l'usage, le faire tomber en désuétude en le décrétant démodé, convaincre l'homme du malpratique, de l'inconfort de son vrai bras comparé au faux, lequel à force de vertu devient le vrai, malgré, ou grâce à son obsolescence programmée. Nous n'avons cessé de voir dans cette opiniâtreté, les manigances marchandes.

Hélas maintenant nous apparaît, plus gravement, dans cette érosion du bras humain, la peu comprise nécessité obsessionnelle d'agir, d'appliquer ses forces à quelque chose, activité qui n'a pas d'autre sens et après laquelle l'homme languit éternellement. Il faut détruire pour construire, abattre pour édifier, couper pour faire pousser et cela, sans aucun but déterminé (enfin, beaucoup de buts, et très bons, mais sans raison au fond). L'homme, d'un bras, se coupe l'autre, pour faire passer le temps pour faire quelque chose. Il se ronge.

L'agir humain n'aurait pas d'autre motif que l'agir pour l'agir. Il faut sans cesse faire quelque chose, et bien sûr en féliciter ou en blâmer celui-ci ou celle-là, décider de réformer, d'endiguer, de

MPC, au moins, triture tout cela pour en malaxer une autre matière, participant de toutes, mais essayant de reconstituer, en pataugeant, une sorte de cohésion. C'est pathétique. Mais les autres étant atroces, il faut se contenter du Comte et en pleurer de joie.



promulguer et nous n'y manquons pas nous-mêmes.

Que serait un agir qui n'aurait pas d'autre but déclaré? Il serait plus franc sans doute, orienté vers son néant. Et si nous prenions cette option? N'est-elle pas déjà choisie par ces dernières ratiocinations?

Il semble alors, soudain, que les seules activités qui puissent se justifier paradoxalement sont celles qui s'annoncent comme dépourvues de toute utilité et se projettent dans le vide de toute intention. J'ai nommé la poésie (un peu correctement comprise), seul agir et vrai agir, comme la philosophie, sans utilité pratique directe. Comme la philosophie est l'aiguillon des sciences, la poésie est l'aiguillon de la formation des formes, quand elle n'est pas production elle-

LES APPAS DES BORGIA



Tout se tournant sur la captation d'une clientèle dans une nasse (le filet d'internet inclinant naturellement en tant qu'archétype à ce modèle de la pêche industrielle, les nasse-média), il ne s'agit plus que d'une affaire d'accroche et le reste importe peu. On appâte au même rythme qu'on décoit toute attente. Cette déception faisant l'affaire du commerce, qui voit sa clientèle plus ardente au prochain piège. Jusqu'où?

Pour aujourd'hui, jusqu'à l'exposition sur le thème des Borgia, reproduisant fidèlement son propre catalogue et ses articles dans les journaux, lesquels s'érigent en originaux. Grandes tartines de texte au mur, plus vastes que les oeuvres; nauséux, vertigineux mélange entre peintures et reproductions photographiques, thématique historico-artistique plongeant dans la confusion et le raccourci classique sur le thème Borgia (on reconnaît en passant l'impudente simplicité du best-seller américain), vagues

et fumeux documents apocryphes, aux reprises indiscernables, mais obsédantes (on cherche le faux qui pue de partout dans les détails et les restaurations imperceptibles, peut-être très délicates), l'exposition plonge dans l'angoisse du rien avec une précision volontariste.

On en ressort dégoûté par la seule idée d'une peinture ancienne. C'est d'autant plus choquant que beaucoup d'entre elles sont splendides. Mais ainsi subtilement ficelées les unes aux autres, elles font l'effet d'un collage moderne sans queue ni tête, pourtant conduit dans la toute didactique sensation d'un cours d'histoire premier âge, crevant de mépris pour soi-même comme pour l'autre. Ce mépris ayant suffisance pour petit nom, a bien mérité de lui-même.

Le faux portrait de César Borgia qui sert d'enseigne à l'expo dans ce contexte, ressemble à sa reproduction, et ses myriades de reproductions à un original qui serait multiplié à l'infini, introuvable, comme les copies d'un fichier informatique sont toutes l'original. Le faux portrait de Lucrèce, jouant sur un faux jour avec une composition similaire d'un portrait d'elle, relègue aussi ce dernier dans l'univers du faux. Faux Vinci représentant faussement César, portraits posthumes des papes, on ne respire un

instant que devant l'aspect saisissant de la terre cuite montrant Charles VIII, s'imposant, sans doute parce qu'image en ronde-bosse en une présence qui souffle tout le reste par sa vérité.

Le bidonnage non seulement est le motif unique de cette exposition (ce en quoi elle est fort banalement contemporaine), mais on sent qu'il s'agit en quelque sorte d'une intention fière, parce que dans une perspective moderne, ce qui est synonyme d'excellence dernière. Jusqu'au retrait des toiles extraites de leur cadre comme pour aller au plus près du « vrai », ce qui n'est qu'une brutale décontextualisation précédant la ré-historicisation susdite, non moins soigneusement abrupte, julesferryste. Ça exsude le trafic d'influence à chaque seconde, avec l'apothéose du merchandising à l'arrivée.

Il n'y a pourtant aucun mérite à un tel massacre, ni rien à rémunérer. N'importe quel gosse mal élevé peut anéantir une jolie poupée à coups de pied comme ça. Seuls les musées, aujourd'hui, ont l'audace de battre le rappel et faire payer pour la montrer bien amochée (oh, mais bien sûr, que par des coups qui ne laissent pas de marques), avec la naïveté du bébé montrant fièrement son caca à sa maman.

Pour le mariage de deux d'entre eux, un groupe d'amis se déguise avec des habits d'autrefois... le film que tout le monde a vu sort enfin au DVD avec le commentaire de son réalisateur, le maître incontesté du 7e art, le génial Gordon Zola, qui offre à notre étonnement plus d'un incroyable secret de tournage. Effets spéciaux spectaculairement invisibles, dés de bien des énigmes, détails intimes, font basculer *The Merry Edge* dans la catégorie des grandes oeuvres cryptées, voire mystiques. Vous ne reverrez plus votre film préféré du même oeil... vous le réverrez définitivement. En préparation : la version avec commentaire de la version avec commentai-

Z COMME THE MERRY EDGE



re. Ce film ne finira jamais de grandir... Le numéro 2 de la *cinématomatographique*, le seul journal vivant du cinéma vivant, consacre une très large part de son actualité, sous la forme d'un dossier très conséquent, à l'oeuvre majeure d'un cinéaste qui n'a pas froid aux yeux*. S'associe également à tout un mouvement de presse encore sous le choc des découvertes majeures qui ont surgi dans la perspective du cinéma. C'est au point que le mot « découverte » va probablement changer de signification, ou au moins en ajouter une nouvelle aux précédentes. Il y a

celle qui veut dire « invention, trouvaille », celle qui décrit le paysage qui apparaît au travers de la fenêtre d'un décor, et qui est le plus souvent peint ou en maquette. Par extension ou préablement, découverte désigne tout ce qui vient en arrière des personnages dans un plan. Il faudra donc y ajouter, en associant plus ou moins les deux sens précédents, celui d'une soudaine irruption d'une vue, suite à la chute d'un paravent, l'effondrement d'une paroi, comme bien des bombardements en créèrent dans les grandes villes. Cette « découverte » peut également être la destruction d'une découverte, une peinture simulant un horizon qui s'effondre, dégageant une autre vue.

GIGAZINE LE GIGAMAG

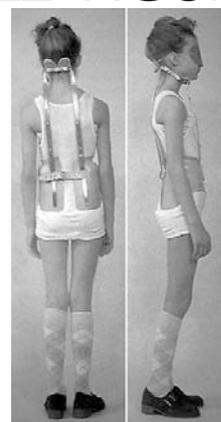
Enfin une revue prend conscience de l'importance sans égale que revêt la forme graphique spécifique de *Gigabrother*. Il était temps. Pour ses deux premiers numéros, *Gigazine le Gigamag* relaie l'info sur la progression de la restauration du site (lequel, mal stocké depuis sa fermeture, a subi, en raison des intempéries, de nombreuses dégradations qui sont minutieusement réparées) et donne des aperçus archéo-scientifiques sur le G qui sont d'authentiques révélations. *Gigazine le gigamag* est disponible en ligne sur le site de *Lassitude.fr*; la *BnF* les propose aussi à la consultation, comme tous nos pamphlets, dont elle détient un exemplaire. Une expérience unique, les versions papier n'ayant rien à voir avec les images électroniques. Dernière minute : un *Gigazine* numéro 3 fait irruption de

derrière les fagots, manifeste cuculturel *Concon™*, très ciblé ados. Décidément nous devenons grand public (ou le grand public n'est plus celui qu'on croit). Chers lecteurs, tout change trop vite pour que nous en rendions compte au même rythme.



QUELLE FIGURE FAITES-VOUS?

titre le magazine *FIGURES*, qui fait sa deuxième parution en partenariat avec le quéâtre (après celui consacré au roman policier à l'occasion de *Rouge Mort* par Frédérique Nicht), cette fois-ci, à propos de la mode, qui s'amoche toujours tant et plus, jamais démochée. Le prêt-à-mocher comme la Haute-



Mochure ne laisse aucun répit au chic, dézingué sur mesure où en démochez-moi ça, jeté aux clodos qui le recueillent puisque personne n'en veut et aux cadavres qui s'en parent malgré eux, derniers vestiges du porter fier et beau que l'industrie a partout ailleurs anéanti, comme tout ce que les marchands touchent devient



*Le froid aux yeux est par ailleurs un ouvrage qui vient de sortir aux livres à deux pages. Retrouvez la liste complète des nouveautés au LA2P dans TXT numéro 4.

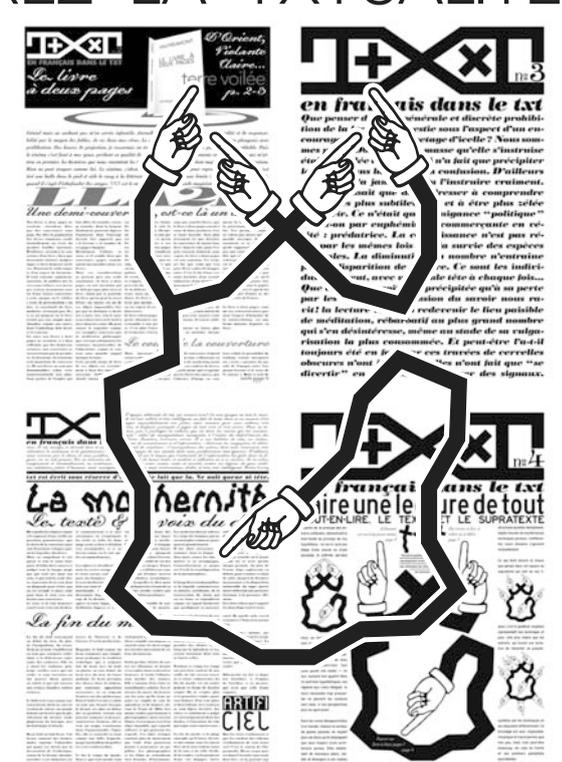
ridicule et vulgaire au même rythme.

Piètres figures!



DÉCOUVREZ LA TXTUALITÉ

Sous des couches de repeints et d'ajouts constamment décrits comme des embellissements, des modernisations et des améliorations, le sens ancien du logos se noie dans l'oubli permanent. Martin Heidegger est le seul à avoir tenté une désobstruction de cette perspective, par le lieu où est toujours sa demeure, le langage, en l'occurrence, l'allemand vers le grec ancien. Depuis, beaucoup de choses ont été supputées de cet horizon, sauf une modeste recherche équivalente au travers de la langue française.



Une telle tâche dépasse amplement l'équipe éditoriale de *TXT*. Mais cette revue fait à son tour signe vers l'importance de cette recherche, en enquêtant et jouant avec et sur le texte français dans toutes ces acceptions-là. De nos jours l'ensemble des media, qu'il le veuille ou non, ruine l'édifice à force d'y surajouter plus qu'il ne peut supporter depuis le 19e siècle d'abord, puis en le dépouillant violemment. Il en résulte maints écroulements brusques et inopinés où s'aperçoivent, de manière inattendue, loin de l'événementiel mais faisant bien événement, des vues surprenantes. De ces organes de presse, *TXT* n'est pas le moins dynamitant, mais ce n'est pas, comme beaucoup, sans le savoir, mais pour le savoir. Suivez le guide de montage russe.

Héritant, l'ayant fait muter, du logo d'un célèbre teknozine du siècle dernier, *TXT* rejoint aussi le clan des capables, des vrais, des subtils, des authentiques : il se rallie à la bannière du G.

LE BALÉ DE FLORENCE PIA

Un « spectacle de danse », un cours de barre au sol pour adulte? Oui, et bien mieux que cela encore. Le show-aux-fesses s'étant généralisé, ceux qui apparaissent encore sur des scènes ou dans des programmes quasi automatisés ont raté, il faut bien le dire puisqu'ils ne peuvent le reconnaître, une étape cruciale, que seule dissimule une confusion opiniâtre, savamment entretenue, entre tradition et caquetage en boucle. Ce n'est plus même dans la salle qu'il s'est ingéré, mais à chaque seconde de nos vies, le show-partout. Au point qu'il pâlit surtout là où l'on était habitué à le voir rayonner. Le spectacle, au sens banal, se fane. Aussi fleurit-il très subtilement là où il n'est pas coutumier de briller des mille feux de la rampe, où il luit doucement aux rares yeux qui l'y entraperçoivent dans une forme de clair-obscur délicat. Ce n'est pas un hasard si la danse classique autorise cette réapparition de quelque chose de ténu et secret quelque part, dans un grand désert toujours plus désertifiant, dont elle est tout autant victime que le reste.

le quéâtre de la superintendanse



force unique. Peut-être quelque chose d'elle transparaîtra-t-il malgré sa réticence, de cet essai qui ne lui est pas hostile d'une part, et, de l'autre, ne la concerne qu'assez indirectement — ou radicalement.

LASSITUDE ACTUALITÉS

lassitude-actualités est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2015 - I



À notre déception, le Quéâtre de l'interdépendance est une tentative assez ratée de rapporter toute la saveur des circonstances. Il en résulte une sorte de bizarrerie. La danse, même par le biais, ne se laisse guère arraisonner, illustrer, expliquer. C'est ce qui fait sa